

L'art, comme déchiffrement du mystère de l'humanité

Mesdames et messieurs, chers amis, bien qu'ayant reçu il y a quelques jours seulement une demande de Ghaleb Bencheikh et de Jacqueline Rougé pour que je participe un moment à votre Assemblée Générale, j'ai accepté avec d'autant plus de convictions que je crois profondément dans l'action et le témoignage de la Conférence Mondiale des Religions, en ses différentes structures.

Pendant les vingt années passées dans l'enseignement supérieur, dont treize comme doyen de faculté de théologie et recteur d'université catholique, mais aussi ces dix dernières années au Secrétariat général de la Conférence des évêques France, entre autre comme secrétaire du Conseil pour les relations interreligieuses, j'ai perçu tout ce que l'évolution présente et permanente du monde attend de nous, compte tenu de nos différences et de nos complémentarités culturelles et religieuses, mais aussi en raison de notre responsabilité spirituelle commune dans la recherche de la paix. Il y a dans votre engagement, et je dirai désormais dans notre engagement, une dimension irréversible.

J'ai proposé de vous livrer ici, non sans rapport avec votre réflexion et vos initiatives, quelques idées qui me sont chères, étant moi-même artiste et musicien – j'y reviendrai – sur le rôle et la mission de l'art comme déchiffrement du mystère de l'humanité et donc comme un relais effectif dans la longue quête multipolaire de la paix

J'ai fait le choix de placer mon propos en perspective de notre responsabilité de veilleurs, d'éveilleurs, mais aussi de partenaires et d'éducateurs, à différents niveaux. Je le ferai bien sûr en ayant en arrière fond l'immense patrimoine artistique et les ressources humaines et spirituelles qui sont les nôtres. Vous comprendrez que je parle également d'un lieu précis qui est celui de la tradition chrétienne, envisagée bien évidemment sous son plus grand angle.

Je rappellerai d'abord, dans cette introduction un peu longue, qu'en parlant de l'art, nous n'envisageons pas seulement la gestion d'une mémoire du passé ou une sorte de culture juxtaposée à ce qui fait l'essentiel de notre vie. Bien au contraire, jusque dans les structures ou les exigences institutionnelles, nous considérons l'art comme une dimension constitutive de l'existence. Le savoir étant alors indissociable de l'expérience. L'art est aussi une forme d'intelligence de cet absolu inscrit dans toute recherche humaine. Une approche du mystère souvent indicible de l'humanité. Une porte ouverte sur la transparence du monde dont la lumière intérieure se déploie à proportion de nos capacités d'investigation et de création.

Dans toutes les instances et à tous niveaux de nos sociétés, il est important que, tant sur le plan civil que religieux, soit rappelée l'importance non seulement du patrimoine artistique de nos civilisations mais du rôle effectif que peuvent avoir l'expression symbolique et le langage de l'art. Et cela, pour contribuer à la réalisation d'un monde où la paix, l'amour et l'espoir, sont plus forts que la violence, la mort ou la résignation.

Tout au long de cette intervention ; je ne pourrai bien sûr faire abstraction, ni de ma propre pratique de l'art – qui a en grande part structuré ma vie - ni de ma nature profonde de croyant qui en assure le rocher stable. Mais je considérerai que s'il n'est point nécessaire d'être croyant pour approcher le mystère de l'humanité, toute attitude de foi - dans son dépouillement et son lien à la source unique et universelle - permet aussi d'en rendre compte

Deux images, deux visages, avant d'entrer dans les détails : le visage de Chagall, mettant comme dédicace à l'œuvre réalisée (*Le passage de la mer rouge*) – avec tant d'autres artistes – pour l'église du plateau d'Assy : « Au nom de la paix et de la tolérance entre tous les hommes... ». Et le visage de Jean-Paul II, lors de la première rencontre interreligieuse à Assise en 1986. C'est le même homme – quoi d'étonnant ? – qui écrira une bouleversante « Lettre aux artistes ».

Mon plan comportera cinq étapes, cinq approches de notre responsabilité : responsabilité culturelle, artistique, musicale, esthétique et spirituelle.

1. Responsabilité culturelle. C'est le grand angle de la question. Le lien entre l'art et la culture. Art et culture, ce rapprochement peut relever du pléonasme, encore faut-il déjà considérer la culture dans sa définition la plus dynamique et non comme une accumulation du savoir ou comme la seule gestion des différentes expressions de la recherche humaine.

Nos sociétés occidentales traversent – le mot n'est pas excessif – une crise des moyens et des lieux habituels de transmission. « Une évolution profonde affecte notre société. Sous les chocs conjugués de la généralisation de l'esprit critique, de la rencontre des cultures et des progrès de la technique, les savoir-vivre fondamentaux que véhiculaient les grandes traditions sont ébranlés. C'est la grammaire élémentaire de l'existence humaine qui vient à faire défaut... »¹

Mais nous ne sommes pas là pour faire un constat d'échec. Une interrogation émerge, de manière accrue : Comment ce que découvrons, ce à quoi nous avons accès de façon désormais quasi illimitée et dans tous les domaines, peut-il contribuer à une véritable éducation des personnes ? Cette recherche solidaire de sens est de plus en plus soumise à l'épreuve de l'émiettement et du cloisonnement des connaissances. Pouvons-nous être, à l'échelle plus réduite et à tous niveaux de nos instances de formation et de recherche, de véritables partenaires, dans un même projet humaniste qui résiste de toutes ses forces à une soumission des personnes aux logiques souvent impitoyables de la productivité ?

Les développements scientifiques et technologiques, les nouvelles données de l'économie et leurs conséquences sociales, ne peuvent être dissociés des exigences éthiques et spirituelles et de la vie concrète des hommes, des femmes et des jeunes de demain. Il est temps d'unir, dans les faits plus que sur le papier, formation, éducation et culture tant il est vrai que celle-ci, en sa véritable définition, intègre tous les courants, les mouvements et transformations de notre société. Nous gagnerions, tout en assumant sans réserves les progrès les plus fulgurants de ces dernières décennies, à nous souvenir que dans l'antiquité – et le grand Platon en est une figure emblématique – la vie de la cité ne dissociait pas la philosophie de la politique pas plus qu'elle ne concevait une véritable pédagogie sans qu'elle articule la rhétorique et l'esthétique, le tout sur fond de questions religieuses.

Si nos institutions – et en particulier celles qui ont vocation artistique - sont des lieux de mémoire, c'est une mémoire d'avenir. En de nombreux lieux où l'on ne peut concevoir d'apprendre sans s'investir dans une pratique, où il existe déjà une certaine pluridisciplinarité, nous pouvons porter le souci d'un nouveau type d'éducation pour les générations présentes et à venir. Il n'y a d'ailleurs là que fidélité à l'histoire de notre peuple

¹ Les évêques de France, *Proposer la foi dans la société actuelle*, Cerf, 1996, p.24.

et de cette terre qui a vu se lever, parfois en nombre et en même temps, des artistes et des techniciens, hommes de lettres, savants, poètes, musiciens et politiques.

Parler de responsabilité culturelle, c'est nous donner les moyens de rendre plus concrète encore cette solidarité humaine, cette union et cet échange de tous les dynamismes qui traversent plus que jamais nos sociétés. D'autant plus qu'elles sont aujourd'hui marquées par de lourdes inquiétudes ou affectées par d'éprouvants déséquilibres.

C'est le même mot grec : *technè*, qui est traduit par art et par technique. Les premières écoles ou brillèrent nos philosophes de l'antiquité, les premiers studios, ancêtres de nos universités, des grecs et des latins jusqu'au Moyen-âge, reliaient étroitement la formation aux lettres, aux arts et aux sciences.

Si les contextes ont changé et si les disciplines – surtout dans les sciences – ont connu des développements considérables qui ont accentué leur autonomie et leur extrême spécialisation, n'y a-t-il pas à réintroduire la nécessité d'une nouvelle synergie de tous les champs de la connaissance et de l'expérience ? Sur ce point, l'art fait authentiquement partie de la culture autant que la culture est une réalité multipolaire dont aucun domaine aussi complexe soit-il ne peut être exclu. Ce n'est pas sans raison que dans les intitulés de bien des initiatives actuelles on parle d'art et culture ou d'art, culture et foi. La dimension synergique ou pluridisciplinaire est évidente. Elle apparaît tout autant dans le rapport entre l'art et les sciences, entre l'art et les technologies.

Si la science est bien du côté de la création, si les recherches les plus élaborées, particulièrement en physique et en biologie font participer l'homme au développement et au déploiement de la création, on peut dire, sans amalgame, que l'art est indissociablement l'autre versant de la science. J'en ai fait l'expérience à Toulouse pendant vingt ans. Toulouse, haut lieu mondial des sciences de l'art.

2. Responsabilité artistique. Elle s'inscrit donc parfaitement dans cet espace culturel que nous venons d'évoquer et je voudrais particulièrement insister sur ce point. La recherche du sens se réalise aussi par les sens et tous les sens. L'art est ici envisagé dans l'immense diversité de ses formes et de ses expressions.

S'il y a entre l'art et tous les domaines du savoir une mystérieuse mais résistante complicité, c'est bien parce que l'art, en sa définition radicale, traverse tous les champs de l'existence et, de plus, les interroge sur leur finalité en ouvrant sur la structure symbolique du monde. A travers tous les arts sans exceptions, nous découvrons qu'aucun lieu de la réflexion ou de l'élaboration humaine n'est indissociable de l'acte créateur de l'homme dont les chrétiens rappellent qu'il traduit l'acte créateur de Dieu. Dieu qui crée et qui donne sens, la vérité ultime s'inscrivant déjà au principe de chaque acte créateur qui révèle la dimension spirituelle de l'homme, sa transcendance et sa liberté de réaliser, de développer et de donner à chaque œuvre une perspective infinie.

Tout artiste, quelles que soient les turbulences ou les exaltations de sa vie, est le témoin d'une recherche ininterrompue. Il appartient – comme le mystique et parce qu'il a une dimension mystique, même s'il n'est point nécessairement religieux – à la race des désinstallés, de ceux qui n'ont pas de demeure fixe sauf celle de leurs rêves ou de leurs projets. L'artiste est un projeté. Seul compte pour lui l'avenir. Il n'a de cesse de dire ce qu'il voit et ce qu'il voit à travers.

Or dire, c'est avant tout, se mesurer à l'infini. Nous vivons un temps où se développent, de manière fulgurante les moyens et les nouvelles technologies de communication et nous courons le grand risque de mettre la technique au service de la répétition et des performances exponentielles alors que seules les ruptures et les brèches, par où souffle l'esprit, nous permettront d'avancer vraiment. Car l'absolu est irréductible. Et l'art nous dit autre chose que la maîtrise de la matière ou de l'esprit. L'art est respiration de l'être profond. Il est recherche incessante et même lorsqu'il utilise des voies conventionnelles, c'est pour les conduire au-delà.

Comment ne pas évoquer alors ce que j'appellerai sans hésiter le rôle humanitaire et social de l'art en soulignant un évident paradoxe : Si l'activité des artistes, en effet, a toujours traduit, dans la grande diversité de ses expressions, les palpitations, les transformations et même les zones les plus secrètes de l'évolution des sociétés, elle a été considérée, de fait, comme un facteur de second ordre, dans les grands processus de développement.

Il ne peut être question de revendiquer pour tous les secteurs de la création artistique un rôle identique à celui joué par les laboratoires et autres organes de recherche, d'élaboration et de décision de la vie politique ou économique. Pourtant n'y aurait-il pas à plaider en faveur d'un véritable partenariat entre l'art et les autres domaines de connaissance et de recherche, dans le cadre de cette responsabilité éducative globale qui sera demain, et davantage encore, notre mission commune, à tous niveaux de réflexion et d'initiatives de la société ?

Dans l'acte créateur de l'artiste, se concentre toute la densité spirituelle de l'homme articulant aux tréfonds de lui-même intuition de la vérité et passion de la liberté. Je songe entre autres à l'engagement de tant d'artistes, particulièrement les poètes, figures de résistance face à tous les régimes d'oppression de dictature et le soin mis par les totalitarismes de tous bords à étouffer ou à supprimer la liberté culturelle considérée bien souvent comme une menace et un danger.

Cela, parce que l'acte créateur, lorsqu'il n'est point déterminé par des intérêts idéologiques ou partisans, plonge ses racines dans les zones les plus secrètes de la nature humaine. Là où prend naissance l'indestructible volonté de s'arracher aux dédales tragiques et obscurs du mal, du malheur, de la misère ou de l'effroi, pour nous conduire, hors des logiques de la mort, sur une autre rive, déjà atteinte, où l'on peut goûter une saveur d'existence illimitée.

Nous sommes alors aux antipodes des logiques mondaines ou des absurdes dialectiques de domination. Et l'artiste est livré, de par son propre fait, à une sorte de combat où il apparaît dans sa fragilité et sa solitude, seulement manifesté, face aux cuirasses des puissants de ce monde, par le souffle de régénération et l'audace qui l'habitent.

C'est le lot quotidien de tout créateur et de ceux qui acceptent l'enfantement difficile que représente une œuvre, même en apparence la plus modeste. L'artiste est souvent, par vocation, un exilé social dont l'isolement n'est en rien compensé par les congratulations d'un jour ou les honneurs éphémères dont il est l'objet et qu'il ne peut que comparer à la nudité de son œuvre dont la finalité n'est pas de durer dans le temps des hommes mais de contribuer, à un moment donné, à indiquer un autre temps, un autre espace, une autre lumière. La mission de l'artiste se déploie, par triple nécessité intérieure de contemplation, de silence et de liberté, hors des sentiers où se joue trop souvent la comédie humaine. Loin des concurrences ou des luttes fratricides qui jalonnent fréquemment les allées du pouvoir. Loin des vues à court

termes et des projets réducteurs. Loin des dogmes figés d'une esthétique repliée sur elle-même ou des succédanés de la beauté.

N'oublions jamais que tout être humain est structurellement un créateur avant d'être un exécutant ou un répétiteur. Il est ouvert – même lorsqu'il n'a pas toujours les moyens de l'exprimer – à cet univers invisible mais réel des grands symboles dont la libre ordonnance au plus profond de lui même lui permet de ressentir et de dire ce qu'il est, d'une manière unique.

L'artiste, s'il prend la mesure de la puissance de son art, a, paradoxalement, quelque chose d'iconoclaste, surtout peut-être, lorsqu'il fait apparaître l'image non comme un modèle qui s'impose ou indiquerait un ordre moral mais comme un appel à se dépasser en permanence, une ouverture à la plus profonde liberté qui soit.

L'art pour reprendre une expression du dominicain Bernard Bro, « devient, hors de tout intérêt factice, ce qu'il est réellement : le révélateur privilégié de l'existence spirituelle de l'humanité. Il s'agit d'amener à pressentir une quatrième dimension, celle qui conduit aux portes de la mort, certes, mais autrement qu'une drogue qui endort. Il ouvre sur un ailleurs. Il ne laisse pas en paix qu'il n'ait provoqué à la recherche d'un visage, celui qui ne ressemble à aucun autre. » Et il ajoute en parlant de l'art contemporain : « Est-il si loin de l'énigme, du paradoxe ou de la provocation du Buisson ardent ? IL brûle mais ne se consume pas. Il effraie mais il attire. IL éclaire mais maintient à distance. Il éveille mais ne se laisse pas posséder. Il rend visible, il révèle mais c'est pour introduire plus profondément dans l'interrogation »²

3. Responsabilité musicale. Vous ne m'en voudrez pas de donner une place particulière à la musique. Elle n'est pas séparée, bien sûr, du domaine de l'art que je viens d'évoquer – Paul Gauguin voyait dans la musique « le plus beau des arts » - mais si je lui accorde ces quelques instants d'attention, c'est aussi à titre personnel. La musique a, en effet, tenu dans ma vie une place essentielle, y compris dans ma vie spirituelle. Une autre forme de prière, une adhésion à Dieu au-delà du verbe humain. Elle a toujours été, même aux heures les plus difficiles, un temps et un lieu d'expression des violences intérieures, mais aussi de la paix retrouvée.

La musique nous plonge au cœur même des palpitations du monde. Elle y révèle, jusqu'en ses tensions extrêmes, la permanence d'une beauté et d'une authentique grandeur. Dans sa symbolique profonde, elle évoque les rythmes fondateurs. Elle est l'instant et la durée, elle traduit la douleur et la joie, elle dit l'interruption et le franchissement, le simple et le complexe, la rupture et la naissance. On peut dire, sans excès, qu'elle est le battement du cœur mystique de l'humanité et devient, si nous le voulons, un facteur de rassemblement et de communion. Tout autant qu'elle peut être d'ailleurs résistance à l'aliénation et combat pour la liberté intérieure ou sociale. Je songe à ces paroles du pianiste uruguayen Miguel Angel Estrella, longtemps emprisonné, qui faillit perdre ses mains et écrivait ceci :

«La musique ne peut être pleinement vécue qu'en relation avec la société et l'histoire de l'humanité...Une des manières de se défendre qu'a l'homme opprimé est d'affirmer son identité culturelle à travers la musique. Je suis amoureux de la musique simple de mon pays. Elle possède en elle, outre la qualité esthétique, une vieille sagesse, l'humour, l'espoir, la douleur, le courage, la poésie...La lutte ne consiste pas à dire de belles choses mais à faire et

² Bernard Bro, *La beauté sauvera le monde*, Cerf, 1990,

à inventer de belles choses en marchant vers la libération de tous les hommes. La vie est faite de créations de chaque instant. »

Il y a, dans les différentes expressions de la musique, une ouverture paradoxale à l'indicible et à l'inexprimable par le relais de toutes nos capacités à dire et à exprimer. Ce qu'il y a de plus grand et de plus mystérieux dans notre intuition de l'absolu ou de l'infini peut être traduit par ce qu'il y a de plus fragile et de plus malléable dans les outils que nous utilisons, de la voix humaine aux instruments. Ce que l'artiste musicien ressent, ce qu'il vit au plus intime et au plus secret de lui-même – car l'œuvre s'élabore en lui avant d'être écrite ou interprétée – il le livre au risque des moyens humains dont aucune forme aussi élaborée soit-elle ne traduira vraiment ce qui est intérieurement perçu ou entendu.

La musique est, d'une certaine façon, un modèle artistique de ce qu'est la société : articulation de l'un et du multiple, du monophonique et du symphonique, la meilleure illustration en étant, sur le plan vocal, la cantate ou l'opéra, dans lesquels sont indissociables solistes et chœurs, et, sur le plan instrumental, le concerto ou non seulement alternent mais s'imbriquent et se répondent solistes et orchestre.

Elle est aussi un modèle de recherche et d'inventivité constante. De Monteverdi à Boulez ou à Berio, du chant grégorien aux nouvelles architectures sonores, instrumentales ou synthétiques, ce qui est essentiel ce n'est pas la prouesse technique mais la volonté d'exprimer toujours plus l'intuition et de la relier au désir inextinguible d'élaborer, de construire un monde nouveau, à la mesure de nos attentes les plus profondes.

La musique, facteur de paix et de réconciliation ? Certainement. C'est, en tous cas, un pari possible, qu'a tenté, par exemple, Daniel Barenboïm avec cet orchestre composé de musiciens de haut niveau, juifs, arabes et chrétiens. Un orchestre qui se veut ambassadeur, à la fois de la qualité artistique et de la solidarité humaine.

En écoutant la Cantate 106 (Actus Tragicus) de Bach, l'adagio du concerto pour clarinette de Mozart – qui faisait pleurer Rubinstein - les derniers quatuors à corde de Beethoven, le mouvement final de la neuvième symphonie de Mahler, le Quatuor pour la fin des temps de Messiaen, l'introït grégorien de la messe de Pâques, les différentes cantillations hébraïque, coranique ou bouddhique, ou les dernières improvisations de Michel Petrucciani, comment ne pas être conduit au plus secret et au-delà de soi-même ? Dans une logique d'Amour et de dévoilement de la vérité. Témoins que nous sommes alors, de l'intériorité du monde et du sens de toutes choses, possédant en elles-mêmes la trace de leur pérennité.

Je citerai volontiers ici un auteur, probablement inattendu l'essayiste roumain Emil Michel Cioran, plutôt connu pour son pessimisme fondamental et sa vision désabusée du monde et qui osa pourtant parler de « l'essence sacrée de la musique », de sa « puissance théologique » de sa capacité à révéler le seul Dieu qui mérite d'être connu car « elle agit comme un puissant révélateur. Nous ne sentons vraiment que nous avons une âme que lorsque nous écoutons de la musique... Si l'on n'avait pas d'âme, la musique l'aurait créée ». Après avoir entendu le Requiem de Mozart, Cioran écrira : « Comment croire, après une pareille audition, que l'univers n'ait aucun sens ? Que tant de sublime se résolve dans le néant, le cœur aussi bien que l'entendement refuse de l'admettre

4. Responsabilité esthétique. Je veux parler ici de ce qui est au cœur même de l'art sous toutes ses formes : l'expérience de la beauté. Que dire de la beauté qui traduit en ses

multiples expressions le mystère de l'humanité ? Une beauté dont nous avons besoin pour vivre et qu'il nous faut apprendre à débusquer jusque dans les temps ou les lieux apparemment les plus marqués par le désenchantement ou le tragique. Le monde dans lequel nous vivons a besoin de beauté pour ne pas sombrer dans la désespérance. L'expérience de la beauté ne met-elle pas un peu de joie au cœur des hommes ? N'est-elle pas ce fruit précieux qui résiste à l'usure du temps, qui peut unir les générations et les faire communier dans l'admiration ?

Même s'il n'y a pas à proprement parler de théologie biblique de la beauté, l'ensemble de la tradition chrétienne, appuyée entre autre sur Augustin et le Pseudo-Denys, va établir un lien entre la recherche de Dieu et les expressions de la beauté, entre la révélation que Dieu fait de lui-même et la beauté dont il est l'unique source, la vérité de son nom et de sa Parole étant indissociable de la beauté inscrite au fond des êtres et des choses.

L'artiste est le plus authentique témoin de la beauté du monde qui est aussi celle de la grande aventure humaine. Une beauté qui ne se définit pas par l'absence d'ombres ou d'épreuves – le mal et la douleur sont, que nous le voulions ou non, l'indissociable versant d'une esthétique dont le réalisme est la marque première.

La beauté, ce n'est pas uniquement ce qui plaît à l'œil ou ce qui émerveille par la perfection des lignes et l'équilibre des formes. Ce n'est pas uniquement ce qui flatte ou séduit dans l'apparence de la richesse ou de l'intelligence. Elle relève d'une autre dimension beaucoup plus intérieure et qui permet à chaque chose, chaque être, de nous transmettre, à leur mesure, quelque chose de la transparence du monde, de la lumière et de l'infini.

La beauté ne s'invente pas, elle ne se fabrique pas, elle ne se vend ni ne s'achète. Elle existe, un point c'est tout. Mais cela, nous ne le savons pas assez et surtout, nous ne nous donnons pas assez les moyens de le comprendre, figés que nous sommes sur des critères bien souvent limités.

Dans le travail d'un artiste, son improvisation ou son labeur opiniâtre, dans l'œuvre de l'artisan mais aussi dans tout effort, toute réalisation, tout geste mille fois répété, même obligé ou douloureux, il y a de la beauté.

Dans la nature, fut-elle défigurée par nous, il y a de la beauté . Parce que la nature renaît chaque jour et que rien ne peut empêcher la sève du monde de couler et d'associer les vivants à l'immense battement du cœur de la terre.

Dans la permanence de l'espoir, les gestes de solidarité, les mains tendues, le regard qui rend la vie, il y a de la beauté.

Et même dans la souffrance ou la dérive, la violence ou l'excès de la haine, lorsque la beauté est suppliciée, qu'elle crie ou qu'elle hurle, elle n'est point détruite et se fraie toujours un passage inattendu, tel un rayon que l'on ne peut jamais vraiment enfermer dans les forteresses du mal ou de nos tragédies.

Car, oui, la beauté relève de la lumière, du bien, de l'amour, de la douceur, du lien, de la pérennité, de la renaissance et de la vision. Et elle résiste face à la laideur, en la transformant de l'intérieur, souvent imperceptiblement. Comme la lumière face aux ténèbres, le bien face

au mal, l'amour face à la haine, la douceur face à la violence, le lien face à la rupture, la pérennité face à l'éphémère, la renaissance face à la décadence, la vision face au court terme.

Tout cela parce la beauté est une manifestation de l'Amour. Amour et beauté sont indissociables. C'est dans les Confessions que Saint Augustin écrit ces lignes bouleversantes, lui qui fit l'expérience de la beauté par l'amour de Dieu. Un amour venant constamment à la rencontre de l'homme, même lorsque celui-ci l'ignore ou s'en détourne en poursuivant sa quête ailleurs. S'adressant à Dieu, Augustin écrit :

« Bien tard je t'ai aimée, ô beauté si ancienne et si nouvelle, bien tard je t'ai aimée ! Et voici que tu étais au-dedans et moi au-dehors et c'est là que je te cherchais, et sur la grâce de ces choses que tu as faites, pauvre disgracié, je me ruais ! Tu étais avec moi et je n'étais pas avec toi. Elles me retenaient loin de toi, ces choses qui pourtant n'existeraient pas si elles n'existaient pas en toi ! Tu as appelé, tu as crié et tu as brisé ma surdité. Tu as brillé, tu as resplendi, tu as dissipé ma cécité. Tu as embaumé, j'ai respiré et haletant j'aspire à toi. J'ai goûté et j'ai faim et j'ai soif. Tu m'as touché et je me suis enflammé pour ta paix »³

Je cite volontiers ici François Cheng, dans son admirable livre *Cinq méditations sur la beauté* :

«En ces temps de misères omniprésentes, de violences aveugles, de catastrophes naturelles ou écologiques, parler de la beauté pourrait paraître incongru, inconvenant, voire provocateur. Presque un scandale. Mais en raison de cela même, on voit qu'à l'opposé du mal, la beauté se situe bien à l'autre bout d'une réalité à laquelle nous avons à faire face. Je suis persuadé que nous avons pour tâche urgente et permanente de dévisager ces deux mystères qui constituent les extrémités de l'univers vivant : d'un côté le mal ; de l'autre la beauté... Ce qui est en jeu n'est rien d'autre que la vérité de la destinée humaine, une destinée qui implique les données fondamentales de notre liberté ... L'artiste, quant à lui, est toujours prêt à endurer douleur et chagrin, privations et pertitions, jusqu'à se laisser aspirer par l'espace de l'œuvre. IL sait que la beauté, plus qu'une donnée, est le don suprême de la part de ce qui a été offert. Et que, pour l'homme, plus qu'un acquis, elle sera toujours un défi, un pari... »⁴

La beauté source de guérison, la beauté opposée à la violence, la beauté capable d'unir jusque dans les plus éprouvantes ruptures ou les plus solides divisions. La beauté, quête incessante des artistes. Je songe à ces mots de la chorégraphe Marie-Claude Pietragalla : « la danse c'est l'esthétique à l'état pur... »

5. Responsabilité spirituelle. Peut-on dire que l'art – selon l'expression utilisée par plusieurs artistes eux-mêmes – est une porte sur l'invisible ? Le langage qui prend forme dans l'inattendu de la matière ou du son, est-il paradoxalement capable de nous dire quelque chose de l'indicible...

Il y aurait beaucoup à développer, par exemple, sur le rôle que joue la lumière, qui n'échappe pas au monde sensible, dans la création contemporaine. Elle est présente, entre autres, dans la musique de Messiaen ou dans la peinture de Chagall, dans la photographie de Jean Dieuzaide qui disait «écrire avec la lumière » ou dans les vitraux d'Henri Guérin rappelant qu'il apprit très tôt à « écouter la lumière ». La recherche de cette lumière dont la symbolique

³ Saint Augustin, *Les Confessions*, X.

⁴ François Cheng, *Cinq méditations sur la beauté*,. Albin Michel, 2006, p. 13,14,16.

spirituelle et religieuse traverse toutes les cultures, est d'autant plus significative aujourd'hui que nous traversons d'épaisses zones d'ombres.

Mais dans cette longue évolution, cette longue route des civilisations et des sociétés, les artistes ne posent-ils pas des repères ? Un peu de lumière dans nos nuits, un peu de silence dans nos bruits, un peu d'espoir dans nos moments de découragement ? J'appliquerais volontiers à l'art, ce que disait Henry Guérin de la culture – sachant d'ailleurs qu'il la considère alors dans sa plus profonde dimension :

« La culture est comme un cloître avant l'office. Elle prépare la célébration du vivant et m'aide à en déchiffrer les signes. L'art reste pour moi la langue du silence en majesté, celle d'une pensée enfouie dans l'humble matière : c'est la figure même de l'incarnation. Mon travail avec la lumière du jour devrait préfigurer une lumière plus invisible, à laquelle ma foi me permet d'espérer... »

On peut dire que l'art est pédagogue et peut avoir une authentique mission spirituelle. Une mission que je n'hésiterais pas à qualifier de véritable appel à l'amour. Nous savons tout ce que les plus belles oeuvres d'art doivent à l'amour humain, qu'elles en traduisent la sérénité ou la violence, qu'elles en expriment les tensions douloureuses ou les déchirures. Mais hormis le cas de commandes formelles ou de réalisations académiques, c'est bien le cœur qui est souvent partie prenante de toute création. Un cœur paisible ou blessé mais un cœur attendant en retour que l'œuvre soit reçue comme un signe et d'une certaine manière, dans une relation d'amour. Nous connaissons bien cette dédicace de Beethoven pour l'une de ses oeuvres : « Que cette musique jaillie du cœur aille au cœur. »

Mais je voudrais élargir ici notre angle de vue, à partir de ce que l'art nous permet d'approcher ou de pressentir et rappeler l'importance de cet Amour à vivre et toujours à renouveler. Un amour qui seul peut nous permettre de donner sens à nos innombrables et épuisantes recherches. Je songe à ces paroles provocantes du philosophe Gaston Berger « Il n'y a que deux choses au monde qui comptent : l'intelligence et l'amour »...Aucun élitisme en ces paroles mais comme un constat lucide échappant à nos visions pragmatiques et à court terme de la responsabilité, à quelque niveau qu'elle s'exerce.

Comme en écho Pierre Teilhard de Chardin disait : «l'Amour est la plus universelle, la plus formidable et la plus mystérieuse des énergies cosmiques...Sociallement, on feint de l'ignorer dans la science, dans les affaires, dans les assemblées, alors que subrepticement il est partout.... De combien de véritables progrès serions-nous capables, si nous en prenions conscience... ? »⁵

L'art n'est-il pas, jusque dans ses paradoxes et ses contrastes une manifestation de l'Amour ? Joie ou souffrance, rive ou dérive, apaisement ou cri, est-il jamais dissociable de l'Amour. C'est Jean Cocteau qui disait : « Ecrire est un acte d'amour. S'il ne l'est pas, il n'est qu'écriture... »

Parmi tant de lieux qui favorisent aujourd'hui les échanges et les débats d'idées mais ne conduisent souvent qu'à des juxtapositions de points de vue, pourrait-il y en avoir certains qui permettent de donner un cœur à la pensée, ce supplément d'âme, évoqué en d'autres circonstances mais qui traduit bien ce dont nous manquons le plus et ce que l'art peut traduire ?

⁵ Pierre Teilhard de Chardin, *L'Esprit de la Terre*, Œuvres complètes, Cerf, VI, 40.

Depuis les origines de l'humanité, les grandes sagesse se sont toutes croisées sur ce point, qu'elles soient philosophiques ou religieuses. Le mystère de la nature humaine demeure et chacun essaie de le percer à partir du lieu et de la tradition qui sont les siens. Mais s'il est un trait commun par lequel nous nous retrouvons tous, c'est bien le désir profond, la soif intérieure, la recherche de la lumière, la volonté fut-elle enfouie sous des gravats de préjugés ou de protections, de mieux vivre et de mieux être.

Or, pour reprendre les expressions de l'écrivain, Maurice Bellet, «Dans le désarroi croissant de ce monde, avec l'espèce de grand trou noir qui se creuse au milieu de nos délires de puissance et de production, le moment s'annonce où le besoin d'une initiative, d'une refondation, d'un nouveau départ, se fera urgent. Ceux qui se trouveront sur la ligne de départ auront la chance d'orienter le train du monde pour un bon bout de temps. C'est une place rêvée pour le apprentis dictateurs, les chefs de guerre, les fanatiques, les maîtres en folie qui déshonorent l'histoire de l'humanité. Mais nous, nous voulons autre chose... Il faut agir et encore agir »⁶.

Il nous faut un nouveau souffle et nous sommes à la mesure de ce défi géant...Un défi qui provoque notre courage et nos capacités de résistance, d'ouverture et de réconciliation. Capacité d'aborder les nouvelles questions qui se posent à notre temps par ce plus grand angle évoqué à l'instant et non par leurs seules logiques formelles.

Nous avons à cet égard – et particulièrement les artistes - une responsabilité réciproque qui ne peut évacuer la nécessité de nous considérer chacun par notre plus grande dimension et dans cette part d'originalité qui confère à toute vie, en deçà et au-delà de ses apparences ou de ses fragilités, un caractère irremplaçable. Il m'arrive souvent de citer ces paroles de Denys de Rougemont : «Tout être au monde le plus déshérité soit-il, possède en lui-même, sa chance immédiate de grandeur »⁷

Comment comprendre cela sinon par l'irréversible capacité qui est la nôtre de donner à l'Amour sa plus grande amplitude, dans tous les domaines possibles de nos projets, de nos engagements et de nos résistances aux forces de mort et de dislocation morale ? Où pouvons-nous commencer à le vivre sinon ici même, à l'échelle de nos communautés de conviction, en faisant fructifier l'héritage transmis par nos aînés ?

Nous ne pouvons certes pas ignorer, en rappelant cela, combien les conjonctures économiques et sociales paralysent souvent, découragent même, les plus ardentes initiatives. Mais, dans ces contextes où nous menacent la résignation ou la peur de l'avenir, notre regard doit franchir les zones d'angoisse et de désarroi pour fixer un horizon accessible et discerner à travers les perspectives voilées de l'avenir le chemin d'un véritable progrès, indissociablement humain et spirituel.

L'art et le travail de artistes me semblent devoir jouer un rôle majeur dans ces processus de développement et, pourquoi pas, jusque les incessantes recherches pour la paix. Le Pape Jean-Paul II l'a bien rappelé dans sa *lettre aux artistes*. Cette lettre fut reçue avec joie par tant de ceux qui, malgré l'importance du patrimoine artistique religieux, se sentaient encore en marge ou regardés avec quelque méfiance par les responsables institutionnels ou

⁶ Cf Maurice Bellet, *Invitation*, Bayard, 2003, pp 8-9. Cf aussi *La quatrième hypothèse*, Desclée de Brouwer, 2001.

⁷ Denis de Rougemont, *L'Amour et l'Occident*, 10/18, 2006

hiérarchiques ? En gros : soyez de bons artistes, rendez-nous service mais restez dans les normes... Autant demander à un artiste d'enfermer un rayon de soleil dans des boîtes d'allumettes sans y mettre le feu...

Voici ce qu'entre autre écrit Jean-Paul II : « Dans le vaste panorama culturel de chaque nation, les artistes ont leur place spécifique.... Toute forme authentique de l'art est, à sa manière, une voie d'accès à la réalité la plus profonde de l'homme et du monde »⁸ . Et, commentant les mots de Dostoïevski, devenus emblématiques : *La beauté sauvera le monde*, il ajoute :

« Puisse la beauté que vous transmettez aux générations de demain être telle *qu'elle suscite en elles l'émerveillement* !... Les hommes d'aujourd'hui et de demain ont besoin de cet enthousiasme pour affronter et dépasser les défis cruciaux qui pointent à l'horizon. Grâce à lui, l'humanité, après chaque défaillance, pourra encore se relever et reprendre son chemin. C'est en ce sens que l'on a dit avec une intuition profonde que «la beauté sauvera le monde » La beauté est la clé du mystère et elle renvoie à la transcendance. Elle est une invitation à savourer la vie et à rêver de l'avenir... Puissent vos multiples chemins, artistes du monde, vous conduire tous à l'Océan infini de beauté où l'émerveillement devient admiration, ivresse, joie indicible ! »

En brève conclusion, je vous ferai un petit cadeau poétique. Il s'agit d'un texte écrit par une musicienne qui a su remarquablement traduire, en termes symboliques, sa passion et son Amour de l'art et son lien à cette longue et ininterrompue succession de témoins de la beauté du monde. Il s'agit de la claveciniste Blandine Verlet, dans son très bel ouvrage *L'offrande musicale*. Elle dit ici son émotion de se mettre au clavier dès les premiers rayons du jour, cette aube, ce premier flamboiement de la lumière que traduit, à sa manière, toute oeuvre d'art, toute expérience de la beauté. N'est-ce pas une façon d'évoquer cette paix intérieure que l'art peut révéler et déployer pour qu'elle s'impose, souvent de manière imprévisible, face à toutes les violences et dislocations qui éprouvent notre monde. Ici, nous sommes au point du jour, à l'instant où tout commence, où tout recommence....

«Le son est lancé
Sur la blancheur du silence
Comme une stridence.
[...] Limité il l'est
C'est sa richesse.
Limité comme le paraît à certains le dessin à la pointe sèche
Ouvert sur l'immensité des possibles.
Intensité et émotion indépendantes de l'événement musical.
A l'aube surtout
Aux heures du plus beau silence
Du silence propre
Sans faille.
Tout dort
Tous dorment
Je sors moi-même du sommeil et me trouve dans un temps vraiment libre
Sans frontières
C'est un temps en plus
Un temps de gratuité absolue

⁸ Jean-Paul II, *Lettre aux artistes*, 1s

Un temps cadeau
Un cadeau de plus.
[...] Beau et bon comme un premier matin du monde.
Les doigts flânent sur le clavier
Et glisser sur les spirales des vibrations
C'est un peu comme entrer dans l'autre côté du silence
Dans la mise en route de toute vie... »